l'exacte vérité, si un historien honnête homme peut en supporter la lecture, il y trouvera mieux qu'ailleurs le tableau de la révolution de 1793 [1]. C'est là qu'il pourra discerner l'origine, les moyens et les ressorts de cette affreuse révolution, le caractère et les vices des principaux acteurs, leur scélératesse réfléchie et les instruments atroces de leurs projets sanguinaires.

Parlerons-nous ici d'une société de femmes perdues, ramassées dans les boues de Paris, dont l'effronterie n'a d'égal que leur impudicité, monstres femelles qui ont toute la cruauté de la faiblesse et tous les vices de leur sexe? la vue seule en fait horreur. Ces femmes ont joué un grand rôle dans la révolution de 1793. Une vieille *barboteuse* de Paris les commande, et leurs poignards appartiennent à qui sait mieux les payer. Il paraît que *Lacombe* [2], leur chef, a pris un grand empire; et dans les débats qui se préparent entre Robespierre et ses amis, et Danton et les siens, cette impudique femelle pourrait bien faire pencher la balance en faveur du parti pour lequel elle se déclarerait. A quel excès d'infamie a-t-on conduit le peuple français! Il se pourrait à la fin, qu'à bien examiner les choses, les armées françaises ne se battissent, l'Assemblée de la nation ne se déshonorât, la fortune publique ne s'anéantît, toute la République ne fût teinte du sang français, que par les intrigues des plus hideuses coquines de Paris.

[1] La révolution de 1793 est, pour Buzot, la révolution du 2 juin, qui a faussé la représentation nationale et décimé la Convention. C'est le véritable sens à donner à une expression devenue populaire, et il justifie l'horreur qu'inspire *la révolution de* 1793.

[2] Lacombe, ancienne comédienne, parut à la barre de la Convention, le 26 août 1793, y prononça, en qualité d'orateur de la *Société des républicains*, un discours où elle demandait l'épuration de toutes les administrations.

Mais nous, si nous eussions été des contre-révolutionnaires, nous nous serions emparés de ces deux foyers de perfidie, de bassesses et de crimes : et là, entourés de tout ce qu'il y a de plus abject et de plus profondément corrompu dans les deux sexes, nous eussions publiquement ou en secret, suivant le besoin des circonstances, remué cette boue et porté l'air infect qui en sort dans toute la France, par nos agents départementaux ou par les députés provinciaux, dont nous eussions pris à nos gages la misère, la lâcheté ou les inclinations perverses.

Dans cette position, que n'eussions-nous pas espéré, que n'eussions-nous pas osé tenter, escortés de tous les députés corrompus ou imbéciles et de nos jacobins fidèles, et de ce ramas d'êtres méprisables, tant hommes que femmes, filles, enfants et tous autres, véritable populace des états, instruments nécessaires de la tyrannie, qui, dans tous les temps, servit l'ambition et ses projets sanguinaires? Ennemie naturelle de tout ordre, de toute probité, et partout le fléau, le tourment et la ruine de la liberté, elle précipita toujours les nations dans l'avilissement et l'esclavage.

Cela fait, il nous restait encore à composer le ministère de nos plus chers affidés, à recomposer les autorités constituées de tous gens sur lesquels on ne pût pas porter le reproche de la plus légère vertu.

Le ministère était composé, à l'époque de la réunion de l'Assemblée conventionnelle, de ceux dont la probité trop austère avait déplu à la cour en 1792, et que l'opinion publique avait rappelés à leurs fonctions, après la journée du 10 août, à l'exception du scélérat Danton, que la peur avait placé au milieu de la justice, et de l'imbécile Monge, qu'on avait pris pour un bonhomme. Le Conseil présentait à la considération publique, dans

Roland, les vertus rigides des plus beaux âges de la république romaine; dans Servan, un militaire sage, éclairé, actif, bon patriote, honnête homme; dans Clavière, un ami de la liberté, déjà éprouvé par les persécutions des aristocrates de Genève, et renommé par ses profondes connaissances dans la partie des finances; et dans Lebrun, une tête froide, réfléchie, propre aux combinaisons de l'art des négociations modernes, instruit dans le secret des passions et des intrigues qui font mouvoir les principaux cabinets de l'Europe, également cher aux patriotes, et exercé par le malheur.

Or, il eût paru difficile de renverser un ministère aussi bien composé, aussi chéri de la nation, si nous n'eussions compté d'une part sur le pouvoir de la calomnie qui se multiplie, pour ainsi dire, et s'accrédite par ses propres excès, et de l'autre sur la corruption qui, de nos agents, réagissant sans cesse sur le peuple, et du peuple sur tout ce qui l'entoure, devait à trait de temps, lui rendre odieux tout ce qui avait du caractère, des principes et de la probité. Et si, après tant de services rendus à la chose publique par le maire Pétion, Pétion, l'idole passagèrement adorée du peuple, objet éternel de la haine des aristocrates et des rois et le patriote français le plus constamment chéri des vrais amis de la liberté, soit en France ou parmi les étrangers, nous étions parvenus à le transformer tout à coup en défenseur de la cour et de la royauté, en contre-révolutionnaire, en traître, quelle force eût pu résister jamais à la puissance de nos enchantements politiques? Quel homme eût été à l'épreuve de notre habileté dans l'art de calomnier la vertu? Eh! qui peut douter qu'alors nous n'eussions obligé Roland et Servan, ainsi que les deux autres, à force de dégoûts et d'outrages, à donner leur démission,

ou l'Assemblée nationale à leur retirer sa confiance et leurs fonctions? Bien plus, nous serions arrivés à ce point que la bonne conduite des ministres eût été même importune à la Convention, que la confiance publique dans ces délégués honnêtes lui eût été présentée avec succès comme une circonstance dangereuse à sa propre puissance, et que, par amour pour la paix, une majorité, séduite par sa propre faiblesse, eût sacrifié aux séditieuses clameurs de notre parti les seuls hommes dont la rigidité des principes, le courage et le caractère pourraient arrêter la désorganisation totale du gouvernement.

Quant à ceux que nous aurions mis à leur place, on juge bien qu'ils auraient été pris dans la classe dont nous avions déjà éprouvé l'attachement et la corruption, ou parmi quelques autres dans lesquels nous aurions découvert par la suite une hypocrisie plus profonde ou une méchanceté plus réfléchie.

Ah! que ne puis-je effacer de ma mémoire les jours malheureux où, sur des indications trompeuses, je contribuai moi-même à deux de ces odieux choix! Pache, Garat, noms affreux, exécrables souvenirs! que de regrets, que de remords ils me causent! C'est à moi que vous devez en partie votre élévation soudaine, et j'en suis bien puni.

Pache avait eu quelques liaisons avec Roland lors de son premier ministère. Cet homme passait pour un administrateur intelligent et laborieux; ses mœurs étaient fort retirées, ses manières communes, son extérieur négligé; on avait pris tout cela pour des talents et des vertus.

Garat avait été dans l'ancien régime ce qu'on appelait un homme de lettres, titre fort équivoque que se donnaient à Paris tous ceux qui vivaient à faire ou à parler

de l'esprit; Garat en tenait *bureau* au Lycée, et quelquefois il en jetait quelques fleurs dans le *Mercure* et dans les autres journaux du temps, où ceux qui ne pouvaient pas atteindre, avec les d'Alembert, les Condorcet, les premiers rangs dans la philosophie, se contentaient de lui offrir, sur les derniers degrés, quelque encens hebdomadaire. Garat avait surtout l'esprit de flatter les hommes en place et les opinions dominantes; on l'a vu flagorner tour à tour dans leur élévation ceux que, sans pudeur comme sans probité, il a insultés depuis avec une égale bassesse dans leur abaissement. Ce petit homme, qui préconisait les vieilles idées de Necker, comme il a fait depuis des opinions modérées des feuillants, devenu ensuite le panégyriste de Pétion, puis de Guadet et de Vergniaud, et de là, vers le 10 août, retombé dans le néant par la peur des *revenants*, avait voulu être de tout dans l'Assemblée constituante, et n'avait été rien qu'une espèce de hors-d'œuvre auquel on ne songeait pas, un des hommes dont la haine ne soucie pas plus que l'amitié; avec beaucoup d'esprit, incapables de tout bien; sans âme, sans énergie, sans caractère; du reste parlant force philosophie, morale, humanité, jusque-là qu'il ne leur en coûte rien.

Nous étions fort en peine, après la démission de Servan, du choix à faire pour son successeur. J'en parlais un jour avec plusieurs de nos amis, en présence de Roland, qui nous assura qu'il connaissait un homme dans ses principes, qui pourrait remplacer dignement le ministre Servan. Cet homme l'avait tellement séduit par son extérieur hypocrite, que Roland même doutait qu'il acceptât le ministère. On lui écrivit lettres sur lettres pour le déterminer à le faire. Cela arrêté entre nous et quelques amis, je promis d'en parler à tous ceux

de l'Assemblée qui avaient quelque confiance en moi. Chacun fit de son côté ce qu'il put, et à une grande majorité Pache fut nommé ministre de la guerre.

Pache accepta le ministère sans se faire prier, et nous ne tardâmes point à nous apercevoir que nous n'avions pas fait le choix que nous avions espéré. Bientôt tout fut changé dans les bureaux de la guerre; aux hommes instruits, sages et fidèles de Servan succéda je ne sais quel ramas d'ignorants, de forcenés, de brigands pris dans la gent jacobinière, parmi les plus effrontés d'entre eux; aussi le gaspillage le plus scandaleux, les friponneries les plus éhontées, le plus inconcevable désordre régna-t-il dans cette partie de l'administration. Malgré les dépenses excessivement folles dont on n'a jamais pu obtenir les comptes, les armées manquèrent de tout, les généraux furent découragés, leurs plans de campagne point secondés, et entre autres l'expédition de la Hollande entravée de manière que, n'ayant pu se faire à temps, elle fut suivie des plus grands revers, tandis qu'on avait lieu d'espérer au contraire que la campagne et la guerre finiraient par cette expédition. Dans l'intérieur, Pache ne se conduisit pas mieux. Circonvenu par tous gens sans mœurs et sans aveu comme sans capacité, on était sûr d'être accueilli quand, avec des cheveux gras et un vêtement sale, on affectait près de lui les plus extrêmes exagérations du jacobinisme, avec ces tutoiements devenus à la mode, et les calomnieuses et grossières imputations contre les gens de bien. On ne s'informait pas chez Pache si tel sujet était laborieux, s'il était instruit, s'il tenait une bonne conduite, mais s'il allait aux Jacobins, s'il lisait Hébert et Marat, s'il était patriote de septembre. Dans la maison, tout était ravalé jusqu'à cet excès d'hypocrisie, de bassesse,

qu'on n'y trouvait de mérite et d'accès que par un extérieur maussade et avec des habits déchiquetés. Le ministre de la guerre s'honorait parfois de descendre dîner chez son portier. Les enfants de Pache, ses filles couraient comme des forcenées dans les lieux où l'on prêchait le meurtre et le pillage avec le plus d'impudence, et souvent on les a vues dans des embrassements dits fraternels en réchauffer les dégoûtantes orgies. Pache portait au conseil les mêmes principes, et partout il contrariait ceux qui pouvaient ramener l'ordre et la justice en donnant de la force au gouvernement contre les scélérats et les désorganisateurs.

Pour Garat, voici comme il parvint au ministère de la justice. Danton avait enfin donné sa démission ; il lui fallait un successeur qui contre-balançât l'influence de l'hypocrite Pache. On cherchait cet homme sans pouvoir le trouver, lorsque le nom de Garat vint à ma mémoire. Je le prononçai sans qu'on y fît d'abord une grande attention. Le désespoir d'en trouver un autre fit qu'on y revint ensuite ; mais son caractère de faiblesse et de légèreté, son mauvais journal de l'Assemblée constituante, sa nullité profonde dans les secousses de la Révolution, inspiraient peu d'intérêt pour ce personnage. Quelques-uns des nôtres, et Salles entre autres, le jugeaient tel qu'il devait être un jour ; ils s'en méfiaient à tel point que, quoiqu'il fût convenu entre nous à la majorité de le nommer ministre, ils persistèrent à ne pas lui donner leurs suffrages.

Ainsi, il était dans notre destinée d'élever nous-mêmes aux premières dignités de l'État deux hommes qui devaient contribuer le plus à sa ruine, et devenir par conséquent nos plus mortels ennemis.

Pache ne s'est jamais démenti depuis qu'indépendant

de nous par sa place, il a pu se livrer sans crainte à toute la perversité de son caractère. C'est par sa détestable hypocrisie, sa criminelle complaisance pour les Jacobins et leurs plus grands excès, que, chassé du ministère sans qu'on ait pu lui faire rendre ses comptes, il a mérité d'être maire de Paris. C'est aussi dans cette place qu'il a le mieux servi le parti des brigands, auxquels il s'est encore plus particulièrement associé en favorisant tous leurs crimes, en présidant aux complots tramés contre la représentation nationale et la liberté. Monstre dont on sait à peine si l'on doit plus admirer l'impudente hypocrisie que la bassesse et la lâcheté.

Quant à Garat, on sait qu'après avoir fait l'apologie des massacres de septembre, devenu ensuite l'espion, le valet du parti Marat, il fut porté par les Jacobins, du ministère de la justice à celui de l'intérieur. Loin d'arrêter les suites des conjurations inutilement dénoncées que les Jacobins ne cessaient de former contre l'Assemblée nationale, loin de prévenir la *contre-révolution du 2 juin*, dont il savait toutes les circonstances préméditées, il les favorisa non-seulement de son silence et de son inaction, mais encore de tous ses moyens et de tous ses talents ; il prostitua son ministère, sa conscience, sa plume, à la faction qui avait détruit la liberté de son pays. Infâme corrupteur de la morale du peuple, il employa les plus odieux ressorts[1] pour séduire les faibles, effrayer

[1] Nous étions encore dans la Bretagne, près Quimper, lorsque Gohier, ministre de la justice, et Garat de l'intérieur, écrivirent aux tribunaux et aux administrations de cette ville une lettre d'invitation à nous livrer pieds et poings liés au tribunal révolutionnaire de Paris. C'était en réponse à des pétitions qu'on leur avait adressées pour les engager à obtenir le rétablissement de l'administration du département dans cette ville, qui en avait été éloignée en punition de son attachement aux principes de la liberté. Les minis-

ceux qui avaient quelque courage, acheter les gens qui étaient partout à vendre, calomnier les hommes de bien dans le malheur, couvrir des plus brillants prétextes, du patriotisme même ou de la nécessité, et cacher aux yeux de la multitude trompée les plus atroces excès des scélérats qui l'avaient pris à leur solde; enfin, il devint si bas, si méprisable, que ceux-ci mêmes en eurent pitié; ils rougirent de conserver plus longtemps au ministère un homme qu'ils ne pouvaient pas même offenser. Garat, averti de sa chute prochaine, crut ne pouvoir mieux faire que de donner sa démission, et, pour conserver sa misérable vie, il consacra à la gloire des tyrans de son pays un pauvre journal qu'il acheta de Dulaure. C'est là que, sous la plume mercenaire du vil Garat, sont recueillis quatre fois par semaine tous les mensonges et les plus

tres répondirent assez ouvertement qu'on ne pouvait espérer cette faveur qu'en livrant à leurs ennemis et à l'échafaud les députés réfugiés à Quimper. J'ai tenu, lu la lettre, elle fait frémir d'horreur.

Je me rappelle qu'étant à Caen, où force coquins de Paris venaient journellement verser l'or et la calomnie, on en prit un qui fut interrogé publiquement par l'administration. Il dit au public que Paris était bien trompé sur la ville de Caen et qu'il se réjouissait de pouvoir désabuser Paris des préventions qu'on y avait contre elle; l'administration eut la faiblesse de rendre la liberté à ce coquin qui, arrivé à Paris, se hâta d'imprimer le plus calomnieux récit qu'on puisse imaginer. Cet imprimé se fit aux frais de la nation, et les monstres l'envoyèrent par milliers par toute la France.

On sait que des commissaires des sections, envoyés à Évreux, rendirent à leurs commettants un compte intéressant du patriotisme de cette ville et de ses résolutions généreuses; eh bien! ces commissaires furent persécutés au point que les sections furent obligées de les prendre sous leur protection particulière pour mettre à l'abri la liberté et la vie de ces honnêtes gens. Mais je crains bien que depuis ils n'aient porté la peine de la droiture de leurs intentions et de leur conduite.

On ferait des volumes de mille autres traits plus infâmes, mais je me borne à ceux-ci qui ne sont pas connus. (*Note de B.*)

plates calomnies qu'il convient à la faction de répandre en France, soit pour opprimer ou assassiner les plus hommes de bien, soit pour tromper la nation aveuglée sur la véritable situation de ses affaires. Garat, il est possible qu'en ce moment ton odieuse plume trace en secret l'histoire de cette révolution; combien tu vas flatter les scélérats qui te laissent vivre! combien tu vas calomnier les hommes vertueux qu'ils ont fait mourir! Sois lâche, cruel, menteur; défigure tous les faits, emploie toutes les ressources de la perfidie pour dérober à la postérité tes forfaits et ceux de tes maîtres, Garat, tu feras ton métier; mais n'oublie pas cette lettre que madame Roland t'écrivit de sa prison. Je vais la transcrire; cela suffit pour que tes écrits ne soient plus à craindre [1].

« A Garat. — Le 20 juin, huit heures du matin,
» prison de l'Abbaye.

» Quels cris répétés se font entendre? Ce sont ceux » d'un colporteur qui annonce la grande colère du père » Duchesne contre cette b. de Roland, *qui est à l'Abbaye;*

[1] Nous avons publié le fac-simile de cette lettre à la fin de notre *Étude sur madame Roland,* en même temps que les lettres de madame Roland à Buzot. Il est évident que Buzot avait sous les yeux cette lettre de madame Roland lorsqu'il écrivait ses *Mémoires,* à la fin de 1793 ou au commencement de 1794, et que par conséquent il ne l'avait pas laissée, en quittant Évreux, aux mains de Lepelletier, comme on l'a prétendu en combattant l'opinion que nous avons émise dans notre *Étude* sur l'origine de tous ces papiers : *Mémoires de Buzot, de Pétion, de Louvet, Lettres de madame Roland à Buzot, de Buzot à Lepelletier.* Les objections qui ont été faites, et qu'un examen un peu approfondi de la question suffirait pour dissiper, n'ont pas modifié une opinion qui est devenue chez nous une conviction.